



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

| | | |
|---|----------------------|-------|
| Prix de l'abonnement | pour trois mois..... | 9 fr. |
| | pour six mois..... | 18 |
| | pour l'année..... | 36 |
| 50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens. | | |
| 1 fr. id. pour l'étranger. | | |

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

CHAPEAUX. — Les chapeaux en velours sont actuellement très-nombreux ; ceux couleur immortelle, ornés de plumes blanches ou de bouquets de roses blanches, sont très-élégans. Quelques-uns ont la doublure de la passe en velours blanc.

— Le vert, le grenat et le noir, s'emploient pour les chapeaux plus négligés.

— Une capote de satin vert clair, doublée en velours noir, ornée de deux grandes plumes noires; une autre capote en satin bleu également doublée en velours noir, et ornée de plumes noires. — Une capote de satin rose, dont la tête de forme ronde était ornée de pointes de satin entourées de blondes et d'un bouquet de roses qui partait de dessous une de ces pointes pour retomber sur la passe, sont les plus jolies modes que nous ayons remarquées dernièrement.

— Les chapeaux de satin noir dont la passe est doublée en velours noir sont ornés de quelques coques de rubans de gaze noire d'un côté de la forme. Sous la passe les ornemens sont un ruban rose, ainsi que les brides auxquelles on met des mentonnières en blonde. Ces chapeaux sont très-adoptés pour négligé.

— Jamais on n'a moins surchargé d'ornemens les chapeaux en velours noir. Deux coques d'un côté et une seule de l'autre, et souvent un seul ruban qui entoure la forme et présente un nœud en *chou* sur le côté.

— Pour les chapeaux tout-à-fait du matin on emploie aussi la peluche noire, doublée de peluche rose ou d'autres couleurs. Un seul ruban se croise sur la passe et vient se nouer sous le menton.

— Les chapeaux en peluche rose, saumon ou bleue, doublés en peluche blanche, sont très-généralement adoptés par les jeunes personnes de douze à quinze ans.

ROBES. — Ce que nous avons vu de plus élégant jusqu'ici étaient les robes destinées à la marquise de L***; la richesse des tissus, la perfection des broderies, la grâce et le bon goût des coupes confiées au talent de M^{me} Michel *, nous ont donné une nouvelle preuve de l'avantage que peut donner aux plus belles parures le choix d'une couturière habile. M^{me} Michel a ce mérite précieux d'inventer pour chaque femme ce qui lui convient, et de ne point confondre dans un système régulier la garniture ou l'ornement qui, charmant pour telle tournure de femme, deviendrait complètement ridicule pour une autre. C'est posséder l'esprit de son art, et il doit être apprécié, surtout par toutes les femmes qui comprennent bien la toilette.

* Rue Richelieu, n° 93.

— On a fait cette semaine beaucoup de douillettes en satin noir; ornées de larges revers en velours noir. Les jours de beau tems, on voit aussi aux promenades beaucoup de redingotes et de robes montantes en velours noir.

— S. M. la reine s'est fait confectionner une garniture complète boa et manchon en marabouts.

— On parle d'un grand concert à la cour, et les crêpes brodés, les tissus aux riches dessins, les velours à si riches reflets, et les robes à garnitures si distinguées et si gracieuses, enfin toutes les nouveautés encore inconnues qui se trouvent aux magasins Sainte-Anne*, y feront, à ce qu'on assure, une brillante apparition.

— Nous avons vu des robes en crêpe blanc, ornées de guirlandes ou de dessins en application de velours en couleur. Une de ces robes avait une guirlande de feuilles de velours de différens verts, dont toutes les côtes étaient marquées en cordonnet d'or. Ce même dessin, en velours blanc, orné de filets d'or sur du crêpe blanc, était aussi extrêmement élégant.

BIJOUX. — En négligé les femmes accrochent à leur ceinture une petite montre cachée sous la ceinture; à cette montre est attachée une double petite chaîne qui se termine par une petite barette d'or qui les sépare. A cette barette sont attachées une cassolette et une clé qui tombent de quelques doigts plus bas que la ceinture.

Les cassolettes attachées par une petite chaîne à une bague que l'on met par-dessus le gant, sont toujours de bon goût pour le spectacle.

On aperçoit moins de grosses chaînes d'or à la chevalière. Plus du tout de ce que l'on appelait des châtelaines.

CHAUSSURES. — On invente, on perfectionne toute espèce de chaussures pour l'hiver. Une des plus simples et des plus utiles sont des brodequins en laine tricotée, doublés également en tricot. Ils sont extrêmement souples et destinés à se porter sur des chaussures de satin.

On fait aussi beaucoup de brodequins en velours, garnis de fourrures.

Les bottines en castorine doublées, que l'on met au-dessus

* Rue Sainte-Anne, n° 46.

des chaussures de bal, sont aussi une des plus heureuses inventions que l'on doit à M. Gelot*.

— On voit des bas en soie ou fil d'Écosse blanc depuis la jambe jusqu'au coude-pied, et le reste du bas et le pied se terminent en soie noire, afin de représenter une bottine. Une petite frange est cousue à la fin du bas blanc afin de mieux simuler les bottines. Des broderies sur le coude-pied figurent le lacet. On doit porter ces bas avec des petits souliers de peau, sans cordons.

LA FUSILLADE.

(SCÈNE HISTORIQUE DE 1794.)

« Pour le coup, citoyen représentant, voilà un Kinzerlitz qui nous arrive de la place, et qui m'a bien l'air de venir nous inviter à pomper les huiles et à gober les légumes aux dépens de S. M. Impériale.

— Dis donc du tyran autrichien, interrompit d'un ton rude un jeune homme dont le maintien farouche contrastait avec l'expression naturellement douce d'un visage efféminé.

C'était le représentant du peuple St.-Just qui façonnait ainsi aux manières républicaines le général en chef Charbonnier, vieux soldat plein de bonhomie et de rondeur militaire, que les vicissitudes de cette époque avaient soudainement porté des derniers rangs au commandement de l'armée de la Moselle, alors occupée du siège de Charleroy.

« Citoyen général, ajouta l'arrogant proconsul, si tu ne peux parvenir à connaître la valeur de tes paroles, du moins devrais-tu savoir faire ton métier. C'est à coups de canon que la patrie t'ordonne de recevoir ses ennemis. Fais donc tirer sur ce parlementaire. »

Charbonnier parut un moment interdit : « Comme t'as le pouvoir discrétionnaire, soit; je m'en bats l'œil; c'est l'ordre, en avant de la jambe gauche. »

Et sans plus de soucis, il allait commettre, contre le droit des gens, l'attentat qui lui était commandé, lorsque de violents murmures éclatèrent parmi les officiers témoins de cette scène.

Sans s'émouvoir, St.-Just rappelle aussitôt le faible Char-

* Boulevard des Italiens, n° 11.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra

bonnier, et promenant de sinistres regards sur ceux qui osent imputer sa conduite : « Indignes défenseurs de la nation, s'écrie-t-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que votre patriotisme m'est suspect. Puisque vous ne rougiriez pas de souiller le camp de la liberté par la présence d'un séide du despotisme, qu'on m'amène l'Autrichien ! vous allez apprendre comment le représentant d'un peuple libre doit traiter avec l'envoyé d'un tyran. »

Un officier supérieur allemand est alors introduit dans le camp suivant la formalité d'usage. Il était chargé de traiter de la reddition de Charleroi. Cet événement était un coup de fortune pour l'armée française que l'insensé représentant avait forcée de passer témérairement la Sambre. Au moment où le parlementaire présentait au général en chef la missive qui contenait les propositions du gouverneur de la place, St.-Just arrache brutalement la dépêche de ses mains, la foule aux pieds, et indiquant insolemment du geste le chemin de la ville : « Esclave, dit-il à l'officier allemand, va rapporter à ton maître que ce n'est pas des paperasses que je demande, mais la forteresse qu'il me faut sur l'heure et sans condition. »

En vain on lui répète que les ressources en matériel sont insuffisantes pour pousser les opérations du siège avec vigueur : on lui expose que les soldats sont sans vivres et sans solde ; que livrés à demi nus et sans abris aux intempéries des nuits froides et pluvieuses de ces contrées, ils sont chaque jour moissonnés par les maladies, on s'efforce inutilement de lui démontrer que le salut de l'armée est entièrement compromis si elle est atteinte dans cette position critique par les forces supérieures de l'Autriche et de la Hollande qui s'avançaient à la fois contre elle ; rien ne peut ramener à la raison l'opiniâtre St.-Just. Prodigue du sang des braves, ce lâche qui n'avait jamais osé s'approcher des tranchées, ordonne pour toute réponse qu'une formidable batterie de mortiers soit construite à l'instant même à la tête des travaux. Si elle n'est pas prête à incendier la ville le lendemain à la pointe du jour, il jura de faire fusiller le commandant des troupes du siège et ceux de l'artillerie et du génie *.

* Le général d'infanterie, Hatry ; le général d'artillerie, Bollemon, et le chef de bataillon Marescot, commandant le génie. Le général Jourdan eut, au péril de sa propre vie, le courage de résister aux volontés du lâche conventionnel. (*Victoires et Conquêtes*, tome II, page 47.)

Le caractère féroce de St.-Just était trop connu pour qu'on ne s'efforçât pas de soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de prononcer l'arrêt. On s'empresse de réunir tous les moyens qui se trouvaient à la disposition de l'armée pour satisfaire à la volonté absurde mais toute-puissante du représentant. On rassemble dans les parcs, on requiert dans les environs les pelles, les pioches et tout ce qui peut concourir à la construction de la batterie dans le court délai fixé. Le capitaine de Meras, qu'une longue expérience avait rendu expert dans toutes les branches du service de l'artillerie, est choisi pour diriger les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint-Louis retraité, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge ; la confiance et le dévouement sans bornes qu'il avait su inspirer à ses soldats le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée.

Les voitures chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer partent à la nuit tombante ; mais , par une fatalité bien déplorable, elles s'écartent de leur route et, s'étant trop approchées des murs de la place, sont surprises par une reconnaissance ennemie. De Meras attendait encore ce convoi au poste qui lui avait été assigné, lorsque St.-Just, altéré de sang, devance le jour pour reconnaître si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événemens de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété de ses soldats ne peuvent désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocence, il ordonne que de Meras soit fusillé sur-le-champ, sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la patrie. Dans son délire, il condamne les canonniers à casser eux-mêmes la tête blanchie du capitaine qu'ils chérissent comme un père. A cet ordre de cannibale, plus d'une carabine s'était abaissée vers St.-Just ; c'en eût été fait de ce tigre, si sa trop généreuse victime ne se fût interposée entre les soldats frémissant d'indignation et le vil proconsul que l'aspect du danger avait fait passer de l'audace à la terreur la plus pusillanime.

Mais à peine se voit-il en sûreté dans le camp, que de Meras reçoit l'ordre de paraître devant lui. On conjure le brave capitaine de se soustraire par la fuite au sort qui l'attend ; il répond que c'est pour mourir sous les drapeaux qu'il a soustrait au re-

pos le peu de jours qui lui restaient encore à compter. Ses fidèles canonniers veulent le suivre; ils jurent de lui faire un rempart de leurs corps; le loyal officier leur rappelle que les preuves de dévouement qu'il leur a toujours demandées étaient leur soumission aux lois de la discipline.

Peu d'instans s'étaient écoulés depuis que de Meras s'était séparé de ses amis quand une fusillade se fit entendre. Aux armes! crient aussitôt les canonniers; ils se précipitent vers la tente du représentant; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée; ils y pénètrent en poussant des cris de rage; elle était déserte. St.-Just avait prudemment préparé sa retraite. Il ne fut aperçu qu'au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

Cependant la vengeance de ces braves n'aurait été que différée si le ciel, dans sa justice, n'eût voulu réserver une mort infâme à une vie si criminelle. Comme il était facile de le prévoir, l'armée de la Moselle, victime de l'incapacité militaire de St.-Just, fut contrainte de lever le siège devant les forces réunies des princes de Kaunitz et d'Orange. Accablée par le nombre, elle perdit ses canons, laissa une grande quantité de prisonniers, et se replia en désordre derrière la Sambre, où ses débris réunis à l'armée de la Moselle, que Jourdan conduisait à son secours, formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse devenue depuis si célèbre dans nos fastes militaires.

C'est à cette armée qu'osa reparaître l'odieux St.-Just. Il ne s'attendait pas à y rencontrer les anciens canonniers de l'infortuné de Meras; mais eux ne l'avaient point oublié. Un jour qu'il traversait un bois, entouré, suivant sa coutume, d'une nombreuse escorte, le cri de mort: à l'assassin! glace tout à coup son ame timorée; une grêle de balles, suivant de près la menace, joncha la terre d'innocentes victimes, mais le sanguinaire représentant sauva encore cette fois sa tête que réclamait l'échafaud.

A. T.

MÉLANGES.

— L'épisode d'Urbain Grandier, dans le roman de *Cinq-Mars*, fut le choix heureux de la pièce qui vient d'être représentée à l'Odéon sous le titre de *l'Abbesse des Ursulines*.

Urbain Grandier, directeur d'un couvent des Ursulines, inspire de l'amour à la supérieure et en ressent à son tour pour une novice. Il y a là une délicieuse figure de jeune fille, une aimable et naïve enfant qui prend le trouble de son innocence pour l'élan du mysticisme religieux et le goût de la vie monastique. M^{lle} Noblet est charmante dans ses inspirations célestes; elle seule eût suffi pour le succès de la pièce.

ANNONCES.

— MUSIQUE NOUVELLE chez SCHONENBERGER, éditeur, boulevard Poissonnière, n° 10. H. HERZ, œuv. 55, variations brillantes pour le piano sur un *Thème original*. — Œuv. 54, grand *Trio* pour piano, violon et violoncelle; il paraîtra dans le courant de décembre prochain. F. HUNTER, œuv. 43, *Rondeau* brillant sur un air provençal de l'opéra de *Danilowa*. — Œuv. 44, *Variations* brillantes à quatre mains, sur un motif du même opéra. TOLBECQUE, deux *Quadrilles* de contredanses de *Danilowa*. Aug. PANSEON, nouvelles Romances, *la Peureuse*, *les Enfants égarés*, *la Vivandière dans l'embarras*, *le Soldat mourant*, *les Deux Sœurs*. (L'*Album* pour 1831, d'Aug. PANSEON, paraîtra le 1^{er} décembre prochain.)

N. CH. BOCHSA, plusieurs nouvelles œuvres pour la harpe.

DÉCOUVERTE. — POUDRE LAMOUROUX. On n'est pas sans éprouver les nombreux inconvénients qu'entraîne pour la peau l'usage journalier du savon et autres matières soi-disant bonnes pour l'entretien et la blancheur des bras et des mains. La POUDRE LAMOUROUX, sans avoir aucun des inconvénients de celles qui sont en usage pour le même objet, ne laisse rien à désirer pour la blancheur et le velouté qu'elle donne à la peau. Prix des boîtes : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

Cette POUDRE se trouve dans les villes ci-après : à LYON, chez M. Renard, rue Royale, n. 19; à BORDEAUX, chez M. Cheyssac fils, porte du Palais, n. 7; à MACON, chez M. Parisot cadet; à MONTPELLIER, chez M. Lavit fils, place de la Préfecture; à BERNE, chez M. Dallemagne; à MALAGA, chez M. Mariano Crouseilles, rue de Granada, n. 22.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et ceux des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté; elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides, des impressions nuisibles du soleil et de la poussière des promenades et des spectacles, sans avoir les inconvénients, soit des corps gras qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte ou des acides qui dessèchent la peau : parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient la haleine fraîche. Le seul dépôt est rue du Helder, n° 9, chez M^{me} Louis-Meslin. Un prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire F. R. D. L., ainsi que l'adresse rue du Helder, n° 9. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 764.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.